

L'EPHÉMÈRE

MARIAGE.

Mon premier mariage a duré quelques heures, sans interrompre mes fiançailles avec celle qui devait être ma vraie femme. Ce fut un mariage officiel, et sans contredit la meilleure action de ma vie. Je me pardonne bien des fautes en faveur du bonheur que je donnai à mon éphémère petite femme.

A cette époque, je dictais parfois des notes philosophiques à un vieux copiste qui habitait rue de l'Étrépadé. C'était le plus honnête homme du monde, réduit à ce mode de vie par une rare série d'infortunes, qu'il avait la faiblesse de raconter à tous venants. Je l'écoutais volontiers, car il avait de l'accent et de la couleur, et tandis qu'il bavardait, sa fille, une timide et jolie petite fille, copiait des papiers d'affaires.

Je la trouvais seule deux ou trois fois, et je ne pus m'empêcher de remarquer que ma présence la troublait extraordinairement. Comme elle était assez jolie, surtout son beau regard de tendresse soumise, j'eus quelque vague inclination, que je chassai vite. Toutefois, je lui parlai avec douceur, et je dus lui laisser voir que je ne la trouvais pas déplaisante. Ma douceur tomba dans une âme profonde, si profonde que j'en eusse été effrayé si j'avais pu l'entrevoir.

Sur ces entrefaites, je fis un petit voyage, je tombai amoureux, je me fiançai, puis je revins terminer quelques recherches à Paris.

II

Le matin même de mon arrivée, on frappe à ma porte. Je vois entrer mon pauvre copiste tout hagard. Il avait maigri, les yeux enflammés de larmes et les tempes caves.

—Monsieur, me dit-il, vous m'excuserez de venir ainsi... Mais vous avez toujours été si bon... Ma fille se... meurt!

—En vérité! répondis-je avec plus de politesse que d'émotion. Elle est à l'hôpital, monsieur, et je viens vous demander... vous dire...

Il s'interrompt, balbutiant, incohérent, les yeux pleins de prière, et soudain, lâchant tout exorde: —Ma fille vous aime... et de- vant la mort prochaine, j'ai cru pouvoir...

Et sans me laisser le temps de me remettre de cette déclaration étrange, il commença une extraordinaire, prolixe et touchante histoire d'amour, tellement que je finissais par en avoir les larmes aux yeux.

—Voulez-vous la voir? Elle serait si heureuse! Elle n'a que quelques semaines à vivre!

Trois quarts d'heure plus tard j'étais auprès de la jeune fille. Qu'elle était touchante! Un charme de mort était sur elle... de mort jeune et pleine de grâce. Ses yeux d'angoisse s'illuminaient à ma vue, sa joie me fit palpiter. Et, presque tout de suite, elle devina que son père avait parlé, elle m'entretint de son amour, elle me raconta son triste et doux roman.

Oh! le pauvre roman de petite religieuse, le roman des tendresses infinies!... Oh! tous les parfums d'une âme, l'éveil des tendresses, la peur de n'être pas aimée, l'envie de mourir!

Toute une heure ainsi, la tête blonde sur l'oreiller clair, les jolis yeux, la bouche fine et ému-

premier moment. Ce fut seulement une heure après, en dînant, qu'il demanda, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente: —Es-tu sortie?

—Comme d'habitude pour quelques courses. Tantôt elle sortait seule, tantôt elle se faisait accompagner. —Sentez dit-il.

—Oui. —Oh es-tu allée? Elle inventa des courses, dans lesquelles Frédéric remarqua qu'elle affirmait n'avoir pas quitté la rive gauche.

Tendrement, elle chuchotait, elle rêva. L'ombrière meurtrière descendit rapide. Elle s'éparpilla dans l'air, sa joue se plomba; sa tempe se creusa. Mais elle ne sentit pas le trépas venir. Elle continuait à aimer, à être heureuse, à s'oublier dans le songe divin.

Et moi, d'abord pris d'épouvante, je me rassurai, je me résignai à cette agonie radiieuse, je tiens la tête de lumière, la tête aux yeux encore grandis, tous jours grandis. Les cheveux brillent sur la dentelle pâle. La robe de mariée, la luxueuse robe de moire, l'enveloppe comme une nuée et magnifie la mort.

Vers le soir, elle balbutie: —Tu m'aimes, Jacques?... Tu aimes la pauvre fille?... Nous vivrons longtemps, n'est-ce pas?... Je sens que je ne puis mourir!... Je ne puis plus mourir!

La voix arrive des lointains du mystère comme les cloches sur la mer, comme le frisson des forêts dans l'abîme. La petite tête s'immobilise sans souffrance; le corps déjà froid dans son suaire luxueux. Elle répète: —Je ne puis plus mourir!

Un vague sourire, un regard infini, et toujours ce vaste bonheur, cette béatitude sans ombre... Mon cœur se gonfle, puis s'apaise; en ce moment, je suis "tout ce qui aime" en ce monde: je suis une mère, je suis un père, un amoureux... Encore un bégaînement: —Je t'aime... Nous vivrons à la... campagne... Les violettes... Et elle passe, dans la joie.

IV

Alors, c'est le soir. La tendresse est venue. Je contemple la silhouette frêle dans son vêtement d'épousailles. Ma mélancolie est profonde autant que douce, et je sens qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir donné l'illusion à la pauvre amoureuse, pour avoir mêlé le Bonheur à la Mort.

LA DESTINÉE De la Femme.

(Suite.)

Avant le Christ, la femme ne comptait pour rien: la religion chrétienne l'a faite l'égale de l'homme. Hier encore, elle se contentait de rester dans l'ombre, d'être bonne épouse, bonne mère, de veiller sur ses enfants et de leur donner pour base de leur éducation des principes religieux inculqués par l'exemple de la pratique. Il faut avouer que s'il y a encore des hommes religieux sur la terre, la gloire n'en revient pas aux pères, mais aux bonnes mères qui, de tous temps, n'ont presque seules, fréquenté les temples du Maître.

Que ce rôle était grand, admirable, sublime! Les vieillards qui assistent au changement qui s'opère aujourd'hui, demandent avec terreur, où donc va la femme? C'est avec un cœur serré et des yeux pleins de larmes, que leurs regards passent de la femme d'hier à la "new woman" d'aujourd'hui. Qu'ils se tranquillisent; la transition est brusque, mais elle ne peut être autrement. Pour que la femme arrive à sa future destinée, il faut qu'elle ait vu au châtiment partout et dans tout. C'est la Providence qui la dirige, et l'homme l'invente déjà à monter jusqu'au gouvernail du navire de l'humanité.

La femme, depuis quelques années, s'est affirmée; elle a prouvé au monde qu'elle est. Elle a dé-

AUTOUR D'une tache d'encre

C'est une histoire très simple, très banale, à peine même une histoire, qui s'est déroulée un jour autour d'une tache d'encre.

Voilà: à vingt-quatre ans j'étais doué, paraît-il, d'un physique agréable, au fond ni mieux ni pire qu'un autre, et me trouvais pour le moment très passionné épris de Laurence, une actrice de troisième ordre, qui à la ville comme à la scène jouait les grandes coquettes.

Qui n'a pas eu une Laurence dans sa vie?... J'étais ce qu'on appelle un homme heureux lorsqu'un jour une discussion éclata entre nous, et malgré toutes les folies que j'avais commises pour elle, la belle me mit à la porte sans autre forme de procès.

Le cœur navré, je ne voulus cependant rien laisser paraître de mon chagrin, et appelant toute ma fierté à mon aide je parvins à feindre un calme parfait; afin même de simuler une plus entière indifférence je résolus de m'éloigner quelque temps de Paris. C'est alors que je songeai à la maison de ma grand-mère où depuis bien longtemps ma chambre était prête et m'attendait. Je comptais beaucoup sur ce départ pour ramener Laurence à d'autres sentiments, et j'étais bien persuadé que je recevrais après deux ou trois jours d'absence une petite lettre parfumée qui me dirait: "Reviens!"

Je n'avais prévenu personne de mon arrivée, et ce fut à l'improviste que je tombai un soir dans la vieille maison patriarcale où tous les membres de ma famille se trouvaient justement réunis.

Je vous laisse à penser quelle surprise, quelle joie! Ma grand-mère, mes tantes, les vieux domestiques, même mes cousines (dont la plus jeune marchait à quatre pattes, et dont l'aînée, Yvonne, portait encore des robes courtes quelques mois auparavant) tout agitées et effarées, s'empresèrent à qui mieux mieux autour de moi.

C'était à qui me parlerait, à qui me gâterait, à qui m'entourerait: ah! vraiment, si je n'avais pas laissé une Laurence derrière moi, tout cela aurait été charmant... Pendant les premiers jours, les délices de l'oisiveté campagnarde me parurent avoir une certaine douceur, mais au fond j'étais impatient et nerveux.

Je m'étais fait expédier mon courrier de Paris: des lettres, des journaux de toutes sortes m'arrivèrent, et le billet attendu ne s'y trouvait pas!

Les jours passèrent sans rien amener. Décidément Laurence bouddait bien et il était à craindre qu'elle ne s'obstinât dans son tre brouille sans vouloir chercher à y mettre un terme.

Au bout de quinze jours, je n'y tins plus; elle ne me rappelait pas: que faire? Je fus lâche! Je voulais implorer mon pardon, moi qu'elle avait offensé, et aussitôt cette décision prise je m'enfermai dans ma chambre pour lui écrire.

Que lui ai-je dit dans cette lettre? Oh! mon Dieu, tout ce qu'une tête jeune et folle comme la mienne pouvait penser: mon désespoir, mon amour, mes regrets; excuses, promesses, serments, tout cela courait d'un seul feu sous ma plume enfiévrée, et ce fut seulement à la dernière page que je songeai à m'arrêter. D'une main ferme, je lançai ma signature, quand, ô malheur!

voilà que cette pauvre plume agitée de tant d'émotions éprouva une légère secousse à la fin du paragraphe et écrivit sur le papier blanc une large tache d'encre!

Je ne pouvais songer à envoyer cette amoureuse épître ainsi illustrée d'un pâté. Que faire?

Je n'avais qu'à recommencer ma lettre, n'est-ce pas? Eh bien, au lieu de cette idée si simple, je ne sais quelle pensée me vint à l'esprit, mais je résolus tout bonnement d'effacer ma tache d'encre.

Ne trouvant sur ma table aucun ustensile nécessaire à cette opération, je pensai à en emprunter à mes cousines, —les petites filles soignées sous ce rapport,—et enfant la voix: —Yvonne! appelle je.

Ma porte s'ouvrit et la tête de ma cousine parut dans l'entre-bâillement. —As-tu une gomme, un canif, quelque chose enfin pour enlever un pâté?

Elle courut jusqu'à sa chambre et reparut une minute après, portant une provision de grattoirs, couteaux, papier buvard. Elle posa le tout sur ma table et jetant un coup d'œil furtif sur ma tache d'encre: —Mon cousin, dit-elle, moitié sérieuse, moitié moqueuse, vous allez faire des bêtises.

—Ah vraiment, répondis-je en riant, est-ce donc si difficile d'enlever un pâté? —Il y a tache et tache; la vôtre est déjà à moitié effacée et demanderait beaucoup de soins, fit-elle d'un petit air docte, qui prouvait qu'elle s'y connaissait un peu en fait de pâtés; puis après une seconde d'hésitation: —Voulez-vous, me demandâ-t-elle timidement, que j'essaie de l'enlever?

Je ne doutais pas que ma tache disparût bien plus sûrement sous ses mains expérimentées que sous les miennes. Pour toute réponse j'acquiesçai d'un signe, et m'écartai un peu pour lui faire place.

Elle passa légèrement devant moi, pencha sur la table sa taille souple, et commença ce délicat travail. Le soleil qui brillait à travers une fenêtre tombait juste sur elle mettait un reflet doré dans les petits cheveux qui couraient sur son cou blanc.

Et en regardant ces boucles blondes, je me demandais malgré moi comment j'avais pu aimer les cheveux de Laurence, ces cheveux rougâtres, dont l'éclat me semblait maintenant si vulgaire.

Yvonne me tournait le dos, je ne voyais d'elle que sa silhouette fine, que sa petite oreille perdue au milieu de ses tresses dorées, et puis en me penchant de côté j'entrevois un peu de son profil, ces grands cils bruns attentivement baissés en ce moment sur ma tache d'encre et qui mettaient une ombre douce sur sa joue rose.

Alors pour la première fois je remarquai que ma cousine Yvonne était très jolie: en elle il y avait déjà de la femme, il y avait encore de l'enfant et ce mélange était délicieux! —Voyez-vous, me disait-elle, sans le papier buvard n'arriverait jamais.

Sa voix très fraîche, très jeune, avait un charme pénétrant. Elle était si pure et si suave qu'il y avait comme un parfum de candeur qui se dégageait de toute sa personne. —Et toujours le soleil enveloppait de son nimbe d'or ses petites mèches folles, sa nuque rose m'attirait irrésistiblement, un désir fou me vint d'y déposer un baiser, mais quelque chose d'ins-

en calmant d'un geste son homme d'affaires. Sans se départir de son calme, Sam Butler commença: —Vous m'avez donné l'ordre de prendre la surveillance de Mme Suzanne Vally ce matin à dix heures et d-mie; une heure après je déjeunais en face de chez elle dans la boutique d'un petit marchand de vins.

Je fus un peu étonné de constater que des domestiques allaient et venaient dans l'appartement dont les fenêtres étaient grandes ouvertes, et je pensai qu'on faisait le ménage un peu tard. Au bout d'une heure je m'éloignai pour revenir vers quatre heures afin de faire passer quelques voisins... A ce moment je vis un fiacre s'éloigner, emportant une bonne et sa malle. Je ne pouvais deviner que c'était une domestique de Mme Vally, comme je le sus plus tard; mais je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.

J'eus le tort de mettre cette fermeture sur le compte du soleil qui brillait à ce moment sur la façade de la maison. —Voilà une faute, fit J. J. Speedy. —Je revins de nouveau il y a une heure, vers dix heures, et je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.

J'eus le tort de mettre cette fermeture sur le compte du soleil qui brillait à ce moment sur la façade de la maison. —Voilà une faute, fit J. J. Speedy. —Je revins de nouveau il y a une heure, vers dix heures, et je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.

Frédéric fit ranger la sienne le long de la chaussée, et de l'autre côté du boulevard, et là attendant, caché derrière le store baissé.

Il n'attendit pas longtemps. Un quart d'heure à peine se passa et Michel apparut avec la jeune fille, et comme le temps était beau, ainsi que la veille, ils partirent à pied, serrés l'un contre l'autre.

Michel avait l'air infiniment heureux. Et Marie-Rose, le visage animé, les yeux brillants, souriait en le regardant, en lui parlant. Le spectacle était trop douloureux pour Frédéric.

Il ne pouvait en voir davantage. Il renvoya la voiture; mais, au lieu de suivre le couple qui s'en allait ainsi et de se repaître de cette joie que l'on prenait à son insu, il s'éloigna du côté opposé.

Il ne fit aucune question à la jeune fille, le soir, lorsqu'il rentra et qu'il se retrouva en face d'elle. (A continuer.)

Feuilleton

—DE— L'Abeille de la N. O.

No 27. Commencé dimanche 27 novembre

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. de Trail

TROISIÈME PARTIE.

JUSTICE.

III. DISPARITION.

Suite. J'étais sur les pièces produites établissant l'innocence de la mère, le tribunal, en attendant les délais d'opposition et l'enquête, ordonne la séquestration de la jeune Eva, c'est à dire son

envoi dans un convent ou pensionnat que désignent le conseil, à la requête de M. Suorby, dès qu'il aura retrouvé sa fille.

—Mais c'est superbe! —Si j'avais dit connaître le domicile on même le lieu de séjour de Mme Suorby, nous n'aurions pas obtenu ce séquestre.

—Vous êtes un homme habile, Speedy! —Ce jugement va vous permettre d'arracher immédiatement votre fille à son infortunée mère!

William Suorby réfléchit un moment et répondit: —Faites le nécessaire pour que cette pièce soit régularisée, exécutoire en France et, surtout, plus que jamais, continuez à surveiller Mme Vally.

Speedy allait se retirer lorsque le valet de chambre, ayant frappé, entra. —Il y a là un individu qui demande à parler à M. Speedy, dit-il en s'adressant à son maître; il se nomme Butler. —Mon meilleur agent, s'écria le petit homme, Sam Butler! Pour qu'il vienne me relancer jusqu'ici, il faut qu'un événement grave se soit passé.

va nous entretenir: qu'a-t-elle pu faire? —Vous ne vous en occupez donc plus vous-même? demanda William Suorby.

—Non, je suis brûlé dans le quartier et, d'ailleurs, il va falloir une surveillance de tous les instants; cette femme à le diable au corps.

Sam Butler entra. C'était le grand jeune homme imberbe, blond comme un albinos, que nous lecteurs ont déjà vu au cours de ce récit.

Autant son patron, M. J. J. Speedy, était vif, impétueux, autant Sam Butler était flegmatique et patient.

—Eh bien! voyons qu'y a-t-il, mon garçon? interrogea impétueusement J. J. Speedy. —Mme Vally est partie... —Partie? pour quelle destination? —La concierge prétend que c'est pour l'Amérique. —Mais depuis quand?... Comment? Parlez donc, Sam, vous allez me faire mourir d'impatience! M. Suorby lui a parlé hier!... —C'est ce matin, vers dix heures, que Mme Vally est partie. Parlez donc, Sam, parlez donc! —Mme Vally est partie, dit-il, et elle est allée à New York.

en calmant d'un geste son homme d'affaires. Sans se départir de son calme, Sam Butler commença: —Vous m'avez donné l'ordre de prendre la surveillance de Mme Suzanne Vally ce matin à dix heures et d-mie; une heure après je déjeunais en face de chez elle dans la boutique d'un petit marchand de vins.

Je fus un peu étonné de constater que des domestiques allaient et venaient dans l'appartement dont les fenêtres étaient grandes ouvertes, et je pensai qu'on faisait le ménage un peu tard. Au bout d'une heure je m'éloignai pour revenir vers quatre heures afin de faire passer quelques voisins... A ce moment je vis un fiacre s'éloigner, emportant une bonne et sa malle. Je ne pouvais deviner que c'était une domestique de Mme Vally, comme je le sus plus tard; mais je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.

J'eus le tort de mettre cette fermeture sur le compte du soleil qui brillait à ce moment sur la façade de la maison. —Voilà une faute, fit J. J. Speedy. —Je revins de nouveau il y a une heure, vers dix heures, et je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.

J'eus le tort de mettre cette fermeture sur le compte du soleil qui brillait à ce moment sur la façade de la maison. —Voilà une faute, fit J. J. Speedy. —Je revins de nouveau il y a une heure, vers dix heures, et je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.

J'eus le tort de mettre cette fermeture sur le compte du soleil qui brillait à ce moment sur la façade de la maison. —Voilà une faute, fit J. J. Speedy. —Je revins de nouveau il y a une heure, vers dix heures, et je constatai que toutes les persiennes étaient fermées.